

# Techno : le son de la technopole

## Pièces et Main d'œuvre

### Prélude

Février 1968. « La France découvre qu'elle a une métropole de l'an 2000. Grenoble, c'est Brasilia », s'enflamme *Paris Match*<sup>1</sup>. Un coup de pub monstre, que la ville doit aux Jeux olympiques d'hiver. Le pays découvre le « laboratoire grenoblois », que les sociologues et économistes à gages n'ont cessé depuis d'ériger en modèle, et qui fait la fierté des élus locaux. Ce « mythe grenoblois », c'est la technopole, cette « métropole de l'an 2000 » fondée sur l'alliance entre la recherche, l'université, l'industrie et les pouvoirs publics, civils et militaires, et dont *l'innovation*, à la fois moteur et but perpétuel, impose ses lois au territoire et aux habitants. Grenoble, c'est Brasilia – voyez le monolithe de béton qui lui sert d'hôtel de ville – c'est « la Silicon Valley française », la capitale des ingénieurs et techniciens, pionnière *inter pares* de la technification du monde. De la « houille blanche » domestiquée par Aristide Bergès en 1869, aux laboratoires de robotique et aux technologies convergentes de Minatec, NanoBio et Clinatec – nanotechnologies, biotechnologies, informatique, neurotechnologies ; de l'Association des producteurs des Alpes françaises des années 1920 au pôle de compétitivité mondial Minalogic de 2010, elle a fourni le mode d'emploi de la technopole, aux avant-postes de la modernité et du Progrès triomphants, prête aujourd'hui pour la « planète intelligente », interconnectée, numérique, cybergpilotee.

En 2008, la ville de Grenoble se porte derechef candidate à l'organisation des Jeux d'hiver de 2018, décidée à réitérer son « bond en avant » de 1968 grâce à la manne étatique, à coups de rocadés urbaines, de gratte-ciel et de technologies de pointe. Afin de séduire le Comité national olympique français, la municipalité organise pour deux millions d'euros des « Jeux de neige » en pleine ville, avec compétition de snow-board sur neige *naturelle* transportée par camions et grande fête techno sur la colline de la Bastille, site emblématique de la ville. « Une formidable vitrine », explique la mairie aux Grenoblois qui renâclent à ces dépenses. *Le Daubé* [NDE : *Le Dauphiné libéré*], partenaire de l'événement, interroge avec une impertinence inédite la vedette locale – à la renommée internationale – de la soirée électro, le DJ The Hacker : « L'événement “Jeux de Neige”, c'est de la com' ? » Réponse de l'intéressé : « Je m'en fous. J'aurais pu faire la fine bouche il y a quelques années. Maintenant, pour une fois qu'il y a une bonne grosse soirée électro à Grenoble, je ne vais pas cracher dans la soupe.<sup>2</sup> »

Certes il serait dommage de gâcher une gamelle municipale qui ne cesse de se remplir, même si les « artistes » techno et leurs producteurs ne manquent jamais une occasion de se plaindre des mauvaises conditions qui leur sont faites.

Soucieux de vérifier l'information du *Daubé*, Pièces et Main d'œuvre interroge, le 5 décembre 2008, les programmeurs de la fête techno promotionnelle, dans leur boutique de disques Interface Records installée aux pieds de la Bastille. Vraiment, leur ami le *Pirate* grenoblois « se fout » de collaborer à une opération de propagande de la mairie ? Bien sûr, répondent les disquaires : « Lui c'est un artiste, il ne fait pas de politique, ce qui l'intéresse c'est la musique. Vous, vous faites de la politique, vous contestez, c'est votre hobby, chacun son choix, chacun sa passion. » Remplacez « artiste » par « scientifique » et « musique » par « recherche », vous obtenez la défense type de l'ingénieur du Commissariat à l'énergie atomique interpellé sur sa participation à l'avènement du nanomonde totalitaire. « Ce n'est pas au scientifique de répondre à ces questions, mais au citoyen », se défousse Jean Therme, patron du CEA-Grenoble et fondateur de Minatec, premier pôle européen de micro et nanotechnologies, quand on lui fait remarquer que les hyper-technologies qu'il développe constituent une menace pour l'humanité<sup>3</sup>.

Comme les chercheurs des laboratoires grenoblois, les producteurs de techno qui assurent ne pas se mêler de politique savent pourtant *dialoguer* avec élus et décideurs quand il y va de leurs intérêts. Les pragmatiques de l'association Interface Electronics – dont l'omniprésent Alban Sauce, à la fois DJ, programmeur, président des associations Interface Electronics et MixLab – sont rangés au rayon *artcontemporain* de la vitrine grenobloise, depuis que la MC2 – ex-Maison de la culture de Grenoble, scène nationale – leur a ouvert ses portes en 2006 pour la programmation de soirées électro mensuelles.

Les mêmes, via l'association MixLab, ne dédaignent pas non plus s'associer à la mairie quand il s'agit de décrocher une *délégation de service public* pour la gestion et l'exploitation de la future salle de musiques amplifiées, sur l'ancien site industriel Bouchayer-Viallet reconverti en zone *high-tech*. Ce n'est pas de la

<sup>1</sup> *Paris Match*, spécial J.O., 10 février 1968.

<sup>2</sup> *Grenews*, n°37, 3 décembre 2008.

<sup>3</sup> Voir *Aujourd'hui le nanomonde. Les nanotechnologies, un projet de société totalitaire*, Pièces et Main d'œuvre (L'Echappée, 2008).

politique, c'est du banal opportunisme d'entrepreneurs en divertissement. Au temps pour l'image d'une techno rebelle<sup>4</sup>, contre-culture supposée échapper à tout contrôle, vivant de décibels et de substances illicites.

Il aura fallu une décennie pour que les décideurs grenoblois et les chefs de file de l'électro locale se reconnaissent pour ce qu'ils sont : les acteurs et *partenaires* du devenir technopole du monde, planifié et mis en œuvre par les uns ; accompagné et mis en son par les autres, dans un numéro de valorisation réciproque au cynisme assumé.

L'anecdote locale rapporte qu'un ex-adjoint à la culture, Jérôme Safar, en visite à Berlin au mitan des années 2000, découvrit que Grenoble y était fameuse pour sa scène techno, dont il ignorait tout. Un tel support promotionnel pour la ville ne pouvait être négligé. À son retour, il convoqua ladite scène pour lui annoncer le soutien de la mairie. « Avec le mandat de Jérôme Safar, on a quand même senti l'intérêt politique de développer cette esthétique, surtout avec l'impact d'artistes comme The Hacker et leur rayonnement international<sup>5</sup> », résume artistiquement Driss, animateur du collectif psytrance Hadra, auto-proclamé activiste de l'électro grenobloise. Prix du support publicitaire Hadra pour la mairie : 18 000 € de subvention votée en avril 2010.

Depuis 2006, le magazine municipal rend hommage à ces VRP de la *culture* grenobloise. « Ils ne passent pas à la télé, ont rarement les honneurs de la presse, ne font pas partie du milieu culturel institutionnel et pourtant, ils font parler de Grenoble dans le monde entier. Eux, ce sont Michel Amato (alias The Hacker), Caroline Hervé (alias Miss Kittin) et quelques autres, véritables stars de la musique électronique. [...] Après y avoir fondé le label Goodlife et participé au développement de nombreux projets (notamment ceux des labels Ozone et Interface), il [NDA : The Hacker] contribue ainsi à faire de la capitale des Alpes l'une des places fortes de la musique électronique aux yeux de ses adeptes, de Paris à Tokyo en passant par Londres ou Madrid.<sup>6</sup> » Derrière la critique musicale pour épiciers, où le talent se mesure à l'aune des retombées médiatiques, perce une vérité : avec le son de Benoît Bollini, alias Money Penny Project, repris dans des publicités automobiles, ou la présence de Miss Kittin, The Hacker et du label Goodlife dans les festivals internationaux, le laboratoire grenoblois répand *aussi* la bande-son de l'air du temps, si parfaitement adaptée à son projet de monde.

On parle de Grenoble, mais aussi de Rennes, ou de Montpellier, concurrentes technopolitaines. Dès 1992, le festival des Transmusicales inaugurait ses *raves* géantes à Rennes, la capitale des télécommunications, aujourd'hui pôle de compétitivité mondial pour l'image numérique. Montpellier, organisatrice en 1988 du congrès du Club international des technopoles et revendiquant son statut de « ville intelligente », « au point d'avoir fait de sa vocation technopolitaine le fondement de son identité<sup>7</sup> », n'a pas accueilli par hasard Boréal, une des plus importantes *raves* techno françaises autorisées, en 1997, réunissant 20 000 personnes à l'espace Grammont avec la bénédiction de la mairie et de la préfecture. Les organisateurs de carnivals *high-tech* servent utilement leurs financeurs dans la compétition entre métropoles.

La technopole vend matière grise et cadre de vie à une population de cadres, ingénieurs, techniciens aimantés par les promesses du monde-machine et ses représentations. Dans ces postes avancés du techno-monde global, dédiés à l'*innovation* technologique et à sa *valorisation* économique, pépinières de start-ups, campus d'excellence et parcs d'entreprises *high-tech* doivent, pour le prestige des technopolitains, se lisser du vernis culturel conforme aux canons de la modernité. Urbanisme spectaculaire, équipements haut de gamme, « événements » à portée nationale ou européenne, fournissent les symboles d'effervescence et de dynamisme obligatoires pour assurer l'*attractivité* du territoire. Écoutons la Chambre de commerce et d'industrie de Grenoble : « La qualité de vie devient aujourd'hui aussi déterminante que le dynamisme économique pour attirer entreprises, cadres dirigeants, chercheurs, étudiants et leurs familles respectives. [...] Il convient donc de développer une image valorisante auprès du grand public, afin que Grenoble soit reconnue comme une destination très prisée.<sup>8</sup> » On comprend que l'ex-adjoint à la culture – aujourd'hui en charge de la sécurité et de la prolifération de la vidéosurveillance dans les rues grenobloises – se soit découvert une soudaine passion pour le breakbeat, le sampling et le cut : une esthétique *vendeuse* pour attirer dans la « Silicon Valley française » la petite et moyenne bourgeoisie technicienne adepte des rendez-vous *festifs*. Une scène techno reconnue dans le monde entier, des « bonnes grosses soirées électro » à la Bastille et dans la future « salle des musiques amplifiées », quelques *créations* mariant *artcontemporain*, sciences et technologies, devraient fournir à la technopole l'identité en kit à laquelle ses habitants *nomades* pourront se raccrocher.

C'est aussi pour se donner l'image du progrès en marche que la Ruhr aux industries sinistrées a décidé de muter en « métropole culturelle » et de fondre ses 53 communes en un seul territoire. Ça vous rappelle quelque chose ? Oui, le Sillon alpin, cette métropole unique de 220 km de long, entre Genève et Valence, programmée par les technarques pour 2020 et censée donner enfin aux Grenoblois, aux Chambériens, aux Annéciens et à leurs voisins, une ville « de dimension européenne » : la prochaine étape dans l'évolution des technopoles. À Essen et dans les villes voisines, on a choisi, pour suivre le mouvement et accéder au statut envié, d'organiser la

<sup>4</sup> Voir entre autres le livre d'Ariel Kyrrou, *Techno rebelle, un siècle de musiques électroniques* (Denoël, 2002).

<sup>5</sup> *Le Petit Bulletin*, 1<sup>er</sup> avril 2009.

<sup>6</sup> *Les Nouvelles de Grenoble*, octobre 2006.

<sup>7</sup> « Montpellier ou l'avenir en quartiers », Jean-Pierre Garnier, in *Spécial Option – Ville : quels droits de cité*, n°26, mars 1989.

<sup>8</sup> *9 Propositions pour le développement économique de la région grenobloise*, CCI, avril 2003.

« Love Parade Metropole Ruhr 2007-2011 », soient cinq fêtes techno en cinq ans dans cinq villes « pour s'adresser aux jeunes, notamment à ceux qui quittent la Ruhr à cause de son manque d'attractivité<sup>9</sup> ». On connaît la suite : les moqueries contre le « provincialisme » de la mairie de Bochum qui renonce à sa rave en 2009, la pression sur la commune de Duisburg l'année suivante, pour reprendre le flambeau, la foule trop nombreuse, les organisateurs débordés, les vingt-et-un morts du 24 juillet 2010. Vingt-et-une victimes de la technopolisation du monde. On a les accidents du travail qu'on peut.

Le lieu commun de la techno, née dans les cités industrielles désaffectées – Detroit, Manchester, Düsseldorf, Berlin ou Sheffield – a fait d'elle une réponse festive et subversive au silence des usines. « Dans cette ville sinistrée [NDA : Detroit], la techno va tenter de renverser la vapeur et de devenir la bande sonore d'un monde imaginaire où l'homme tirerait profit de la machine plutôt que de s'y aliéner.<sup>10</sup> » En fait d'imaginaire, rien n'est plus réel, planifié et organisé que la relève post-industrielle, dont les technopoles sont à la fois le modèle et les têtes de pont. C'est au moment de leur expansion, en Europe notamment, qu'émerge la techno. Non seulement les *beats* électroniques ne suppriment en rien l'aliénation à la machine, mais ils accompagnent l'émergence du capitalisme *high-tech*, partageant sa soumission à la tyrannie technologique, son projet de monde hors-sol et sa fabrique de l'homme-machine post-moderne, qu'ils acclimatent à son nouveau statut sous la bannière publicitaire de la fête.

On ne va quand même pas cracher dans la soupe.

---

<sup>9</sup> *Le Monde*, 1<sup>er</sup>-2 août 2010.

<sup>10</sup> *La Techno*, Guillaume Bara, (Librio, 1999).